

## L'automne de grand'mère.

Pourquoi, grand'mère, es-tu si vaillante et si belle ?  
 On dit pourtant que l'âge est l'ennemi des gens ;  
 Qu'il soumet à son joug même le plus rebelle,  
 Les riches courcets d'or comme les indigents.

L'aïeule au tour souris sourie alors la fenêtre  
 Et dit, montrant la plaine où brille un soleil gai :  
 Fille, vois ces rayons, - ne font-ils pas renaître,  
 Au milieu de l'hiver, des souvenirs de mai ?

Oh bien, ma chère enfant, tel qu'un peu de lumière  
 Rayonne la campagne aux arbres dénudés -  
 Un bon et franc souris glissant sous la paupière  
 Conserve un dernier charme aux fronts les plus cédés.

Clouté, je suis née un peu triste et nerveuse ;  
 Mais Dieu mit sur ma voie un cœur frère du mien.  
 Mon âme prit alors une tinte rêveuse -  
 Il m'avait dit ce mot : je t'aime, - veux-tu bien ?

Il me suivait partout, car il n'osait m'écrire.  
 Moi, je sondais mon être en ses replis secrets.  
 Un jour, il était seul et je le vis sourire -  
 Alors, parlant tout bas, je lui dis : oui, tout près.

Ce souris, oh ! vois-tu, ce souris m'a conquis :  
 C'était mieux qu'un serment réglé d'après le droit,  
 C'était, sur cette terre, une promesse exquise

II/

D'abriter à jamais, mon cœur contre le froid.

"Ce souris, mon enfant, est celui de ta mère,  
Lorsque, voyant parfois, à l'approche du soir,  
Les doux yeux réfléchis quelque pensée amère,  
Tu viens, calmement, sur ses genoux t'asseoir.

"Et tiens, tu peux le voir sans bouger de ta place —  
Le bon Dieu reprotient ses beaux dessins parfois :  
Regarde en ce moment les tes dans cette glace :  
Il est encoi tracé sur ton gentil minois.

"Ce souris, mon amour, a laissé sur ma face,  
Néanmoins le scalpel du temps s'est enfoncé,  
Un souffle radieux, un seau que rien n'efface,  
Un rayon qui s'allume au soleil du Passé.

"Et si j'ai conservé quelque grâce première,  
Vestige des attraits qui passaient mes vingt ans,  
C'est qu'un souris paisible est la rose première  
Qui met sur notre automne un reflet du printemps.

née Po. Jakob  
1837-1926

A Madame Franz Meyerus,  
respectueux hommage.

Luxembourg, le 2 juillet 1902.

Jé. Lischeron